Palat LII 15915 6 P637

LA BIBLE A MA TANTE,

FOLIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre d'Emulation, le 17 Ventôse an 6, ou 7 Mars 1798, (v. st.)

Par le Citoyen TESTARD.

Prix 15 Sous.

A PARIS,

A l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VIe. 1798 (v. st.)

POINT de préface, ami Lecteur ; tu ne prendrais pas la peine de la lire, et moi j'aurais l'ennui de la faire. D'ailleurs, que pourrais-je te dire ? Que ma pièce est bonne ; je ne suis pas assez présomptueux pour le croire. Lis, et tu jugeras : assiste à une représentation, et tu verras que *Corse* remplit parfaitement le rôle de *Belle-Pointe*, que son épouse ne laisse rien à desirer dans celui de *Nicole*, et que c'est à eux que je dois mon succès. Quant aux autres, c'est *si peu de chose !.... Si peu de chose....* que j'aime autant n'en pas parler.

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et Cnes.
NICOLE, vieille gouvernante.	*Corse.*
BELLE-POINTE, vieil invalide.	*Corse.*
BELISE.	*Quinnebaut.*
PRESSAC, amant de Belise.	*Rivierre.*

Le Théâtre représente une bibliothèque : on y distingue des tableaux de saints.

LA BIBLE A MA TANTE,

FOLIE EN UN ACTE

MÉLÉE DE VAUDEVILLES.

SCENE PREMIÈRE.

NICOLE, *seule, en habit de deuil.*

QUEL train, bon dieu! quel tapage! Comme une mort vous bouleverse une maison! Les appartemens sont inondés d'une foule d'héritiers; Dieu sait quelle collection d'originaux!

AIR : *De la Croisée.*

A-t-on vu fondre le vautour
Sur la tourterelle tremblante?
L'on aura l'tableau qu'en ce jour
Chacun des héritiers présente :
Si l'on entendait l'carillon
Que d'ces messieurs fait la sequelle,
N'dirait-on pas que la maison
Est en saisi' réelle. (*bis.*)

Et c'est le garde-note, et ce sont les huissiers, et ce sont les cousins, les arrières-petits-cousins, que le coche nous a vomi de je ne sais où?.... En vérité, l'on ne sait où se fourrer : on n'est pas chez soi; vrai, on n'est pas chez soi.... Je suis obligée de me retrancher ici pour n'avoir

pas les oreilles brisées de tout ce train-là.... Réfléchissons un peu, remettons-nous dans notre assiette : la mort de cette bonne chère tante va causer bien du changement ici. L'aimable nièce pourra donc enfin se marier ! C'est heureux.

AIR : *C'est un enfant.* (Du Devin du Village.)

En vain une maman trop sage
Nous prescrit de fuir les amans :
Tout bas jeune fille en enrage,
Son cœur lui dit qu'elle a vingt ans.
Ah ! pour une fille,
Quand elle est gentille,
Le célibat, certainement,
Est un tourment.

On sent ça par soi-même. Malgré mes cinquante ans, si mes espérances ne sont pas trompées, moi-même, je n'dis pas.... Monsieur Belle-Pointe, quoiqu'invalide, est encore de bonne prise.... Eh ! .... c'est le concierge de la maison ; l'on ne sait pas.... (*On entend du bruit.*) Mais qui vient encore m'assiéger ? .... Quelqu'importun, je gage : fuyons d'un autre côté. Oh, ces héritiers ! ces héritiers ! je les déteste....

(*Elle sort.*)

SCENE II.

BELLE-POINTE, *ivre.*

(*Il entr'ouvre les deux battans de la porte, de manière à ce que l'on ne voye que sa tête; puis son corps successivement, enfin il entre.*)

EH BIEN ! Nicole, la bonne.... Pas un chat de figure de connaissance.... On a levé les scellés de la cave.... Et avec le crieur nous avons pris un extrait de chaque vin, parce qu'enfin il faut se mettre au fait.... C'est juste.... Mais quelle solitude dans ste bibliothèque ! Des tableaux de saints, de saintes ! des vierges comme s'il en pleuvait ! .... un tas de livres de dévotion que ça fait peur.... C'était cependant ici où feue madame Gertrude, d'honorable mémoire, faisait ses oraisons, et j'dis, al' n'avait pas tort.

AIR : *Contre les chagrins de la vie.* (Du petit Matelot.)

De ces saints la figure austère
Inspire la dévotion,
Même elle fournirait matière
A plus d'une réflexion.
Tout ici, je crois, nous atteste,
Qu'au ciel madame doit entrer.
Moi ! j'y consens; mais qu'elle y reste;
Je n'veux pas l'aller retrouver.

De si-tôt s'entend, parce que tôt ou tard psit.... En attendant, fumons une pipe.... Quand j'pense à sa mort, à une mort aussi subite.... je ne peux pas m'empêcher de pleurer.... et de rire en même temps.... Ah! fi donc! Belle-Pointe vous êtes un impie, mon garçon, comme disait cette bonne chère femme.... C'est qu'elle le disait, au moins.... Vous êtes un impie, de vous moquer de votre bienfaitrice, parce qu'enfin elle peut vous avoir laissé un legs considérable.... Dieu le veuille! Je ne m'y oppose pas.... Allons, c'est décidé, n'faut pas rire, ça m' porterait malheur. Bah! sottises! Et pourquoi donc?.... Ah! ah! ah! est-ce ma faute à moi si elle s'avise de mourir d'une mort si comique?

AIR: *L'on compterait les diamans.*

L'on ne devrait jamais compter
Sur quelque chose en ce bas monde;
On court risque de se tromper
Quand sur quelqu'espoir l'on se fonde:
Not' maîtress' croyait viv' cent ans
Sans rien avoir qui l'inquiète,
V'là qu'ell' meurt en deux heur' de tems,

Oh! mon dieu, oui, deux heures, pas davantage.

Par la peur qu'elle eut d'la comète.

C'est pourtant vrai: aussi j'dis j'en vas porter le deuil, ça m'ira comme une bague à un chat; mais c'est égal, faut représenter pour faire honneur à la défunte.

SCENE III.

NICOLE, BELLE-POINTE.

NICOLE.

OH ! oui, tu représenteras joliment.

BELLE-POINTE.

Ah ! c'est toi, ma bonne Nicole : viens donc que je t'embrasse ; le vin me rend aujourd'hui d'une tendresse....

AIR : *Regards vifs et jolis maintiens.* (Sargines.)

Pour toi je crois, à chaque instant,
L'amour me tourne la cervelle ;
De la cave au grenier vraiment,
Je viens de te chercher, ma belle.

NICOLE.

Est-il bien vrai ? Pour me tromper,
Mon ami, je vous crois trop brave,
Si, quelques instans au grenier
Vous avez été me chercher.

Là, dites-moi, monsieur Belle-Pointe, ne m'avez-vous pas....

BELLE-POINTE.

Quoi !

NICOLE.

Cherché plus long-temps à la cave?

BELLE-POINTE.

Oh ! la fine mouche.

NICOLE.

Peux-tu te mettre dans un pareil état ? Te voilà ivre !

BELLE-POINTE.

Ivre? Ah, fi donc ! Pour qui me prenez-vous ? Je suis tout au plus étourdi ; mais ça c'est différent, j'ai mes raisons.

NICOLE.

Comment, tu peux avoir des raisons ?

BELLE-POINTE.

Oui ; et de fortes encore.

AIR : *La foi que vous m'avez promise.* (Jum. de Bergame.)

Comme vous j'aimais not' maîtresse,
Et je pleure sur l'accident
Qui l'enlève à notre tendresse.
Je la regrett' sincèrement ;
Mais toujours pleurer n'est pas sage,
Il faut vaincre son déplaisir,

Et moi

Je bois du vin de l'héritage,
Afin de plutôt m'étourdir.

Aussi j'y ai la main, je vous en réponds.

NICOLE.

Allons, allons, remets-toi; un peu de décence. On sait bien qu'à l'approche de l'ouverture d'un testament, on ne peut se défendre d'une joie secrette, mais il faut prendre un air de tristesse, au moins pour le *decorum*.

BELLE-POINTE.

Oui, pour le *decorum*. Mademoiselle Nicole est bien sûre d'être couchée sur le testament.

NICOLE.

Et monsieur Belle-Pointe n'y sera pas oublié.

BELLE-POINTE.

C'était une femme bien estimable que madame Gertrude !

NICOLE.

Elle avait bien des vertus !

BELLE-POINTE.

Et sur-tout d'excellens vins. Parlons de çà; ce n'est pas cette nombreuse bibliothèque, ce ne sont pas ces riches meubles que j'ambitionnerais. Non, plus humble dans mes souhaits, je ne desirerais que la cave.

AIR: *Du pot-pourri de Loth.* (Sans-devant-derrière.)

Foin de tous ces bouquins savans,

Qui, pour moi, sont un vrai grimoire;
Chacun de nous a ses talens,
Je n'en ai qu'un, c'est de bien boire.
Des flacons proprement classés,
Rangés, étiquetés, pressés,
Remplis d'un vin de bon aloi,
Valent mieux qu'un livre;
Et quand je suis ivre,
Je n'ai jamais trouvé, ma foi,
Un homme plus savant que moi.

NICOLE.

On voit bien que vous ne vous enivrez pas souvent.

BELLE-POINTE.

Merci de l'épigramme.... Dites donc mademoiselle Nicole, quel âge pouvez-vous avoir, la main sur la conscience?

NICOLE.

Mais, cinquante ans passés.

BELLE-POINTE.

Comme vous dites.... Allons donc, vous êtes un enfant; je ne vous en aurais donné guères davantage. Vrai, cette robe de deuil, ce bonnet à carcasse vous rajeunissent.

NICOLE.

Savez-vous qu'il y a trente-cinq ans, je n'étais pas mal ?

RELLE-POINTE.

Sûrement. Tenez, ma chère Nicole, le ton-

nerre me bombarde si je ne suis pas tout de flamme pour vous, en réunissant l'argent de nos deux legs, si tant est que nous soyons couchés sur le testament. . . .

NICOLE.

Comment ! Vous en doutez, monsieur Belle-Pointe? Mais je suis sûre, pour ma part, d'un legs considérable.

BELLE-POINTE.

Dieu vous entende, ma chère demoiselle, et que sa volonté soit faite en toute chose.

NICOLE, *avec empressement.*

Vous dites donc, monsieur Belle-Pointe, qu'en réunissant l'argent de nos deux legs, nous pourrions. . . .

BELLE-POINTE.

Elever un petit commerce, oui, ma chère dame, et finir nos jours agréablement sous l'étendard de l'hyménée.

NICOLE.

Comment donc ! Mais nous pourrions faire de bonnes affaires. . . . Et dans quelle branche de commerce nous jetterons-nous ?

BELLE-POINTE.

Dans le vin : c'est mon fort. Marchand de

vin, c'est un joli état. Par exemple, vous représenteriez joliment dans un comptoir.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.* (Azémia.)

Il me semble vous voir d'avance
Attirer maint et maint chaland.
L'on vous donne la préférence,
Vous souriez à tout venant.
Chacun s'dit à la ronde : Allons chez la commère,
Nous y serons traités mieux qu'en tous lieux.
Agréable accueil, bonne chère,
Et sur-tout d'excellens vins vieux.
Chacun y viendra,
C'est à qui boira,
A qui vous verra,
A qui vous plaira,
Par ce moyen là,
Oui-dà,
Belle-Pointe un coup de plus boira.

J'entends quelqu'un : c'est sûrement notre jeune maîtresse. Je m'éclipse, et vais faire un tour là-bas.... parce qu'enfin j'ai laissé le crieur tout seul, et c'est malhonnête.

NICOLE.

Comment, encore boire ?

BELLE-POINTE.

P'têt ben..., On ne sait pas.... La faiblesse humaine...,

(Il sort.)

SCENE IV.

BELISE, NICOLE.

NICOLE.

EH bien, mademoiselle, toujours triste? Allons, de la gaieté; songez donc au plaisir que vous allez avoir de jouir de votre liberté....

BELISE.

Je ne songe qu'à la perte récente que je viens de faire d'une tante que je chérissais malgré sa sévérité. Cet appareil funéraire, cette robe de deuil, ne me rappellent que des souvenirs douloureux.

NICOLE.

Préjugés, mademoiselle, préjugés.

AIR : *Pauline au printemps de son âge.*

Laissez le sombre de la mise,
Voyez tout du riant côté.
A vous parler avec franchise,
Votre chagrin est déplacé:
Et cet habit que la décence,
De porter nous fait un devoir,
Ne doit pas, du moins, je le pense,
Faire envisager tout en noir.

Une tante trop sévère condamnait les plus doux sentimens de la nature, sa mort vous rend libre de couronner la constance d'un amant adoré : ainsi vous voyez bien que cette couleur sinistre n'est pas d'un si mauvais augure.

BELISE.

Ah ! oui, ce cher Pressac qui m'aime depuis si long-temps, avec une constance si rare aujourd'hui : je pourrai donc être heureuse avec lui ?

NICOLE, *confidemment.*

L'image de votre bonheur m'a fait concevoir de certains projets. . . .

BELISE.

Comment ?

NICOLE.

Ah ! mademoiselle, le corps vieillit malheureusement ; mais le cœur ne vieillit jamais.

BELISE.

Et peut-on savoir quel est l'heureux objet ?....

NICOLE.

Belle-Pointe.

BELISE.

BELISE.

Qui, notre vieux concierge ?

NICOLE.

Lui-même : avec votre permission.... Je m'ennuie de m'entendre toujours appeller mademoiselle, à cinquante ans ! Ça finit par avoir l'air d'une plaisanterie ; et puis le célibat a des inconvéniens.....

AIR : *Avec les feux dans le village.*

Toujours seule, a-t-on quelque peine ?
On les renferme dans son cœur,
Et moi
De tous temps à conter les miennes,
J'ai fait consister mon bonheur.
D'hyver qu'une nuit semble dure,
Lorsque seule il faut la passer.
En pareille occasion,
Femme préfère, je vous jure,
Trouver, près d'elle, à qui parler.

BELISE.

Tu es folle, l'ouverture du testament m'inquiète, et je vais voir....

NICOLE.

Voici monsieur de Pressac.

SCENE V.

PRESSAC, BELISE, NICOLE.

PRESSAC.

Ce n'est pas sans peine, charmante Belise, que l'on parvient jusqu'à vous : il m'a fallu percer une foule d'originaux chamarrés de toutes les couleurs.

NICOLE.

On n'a pas besoin de demander si ce sont les héritiers ; leur figure vorace les fait assez connaître.

BELISE.

C'est aujourd'hui que notre sort doit être décidé.

PRESSAC.

Enfin donc il n'y aura plus d'obstacles à mon bonheur. Grace au ciel, nous voici débarrassé de votre éternelle tante. Quelle femme ! bon dieu ! Avait-on jamais vu un vertige pareil au sien ? Proscrire impitoyablement le pauvre hymen !

NICOLE.

Ah! ne m'en parlez pas.

AIR : *Je ne suis plus dans l'âge heureux.* (Parens réunis.)

Cette maison avait, vraiment,
D'un couvent la tenu' sévère;
L'on était sage en enrageant,
Et c'était un péché de plaire.
Sur un homme jetter les yeux
Etait un crime abominable;

Ici

Tout en voulant gagner les cieux,
Vingt fois l'on se donnait au diable.

PRESSAC.

Tous ces obstacles sont évanouis; la fortune et l'amour vont enfin nous sourire.

NICOLE.

Un bon legs nous viendrait bien à propos: sûrement que la tante de mademoiselle ne nous aura pas oubliés.

PRESSAC.

Je rirais bien, si elle vous avait joué le tour de vous nommer sa légataire universelle: que j'aurais de plaisir de faire voir le jour aux vieux écus de la chère tante! C'est un vol fait à la société, que d'enterrer l'argent. Ma foi, vive les jeunes gens pour le faire circuler!

AIR : *Du vaudeville d'Arlequin Afficheur.*

A la ville, belle maison,
Beaux chevaux, galans équipages,
Je crois de la succession
Seront les moindres avantages :
D'accord avec Plutus, l'amour
Me donnera jeune compagne.

BELISE.

Pas tant de précipitation, mon ami.

Craignez de bâtir, en ce jour,
Des châteaux en Espagne.

NICOLE.

Enfin, la lecture du testament nous mettra d'accord sur ce point.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, BELLE-POINTE.

BELLE-POINTE, *toujours ivre.*

C'EST fini, c'est fini, c'est fini.

NICOLE.

Que veux-tu dire ?

BELLE-POINTE.

Oui, le testament, faut convenir que c'est une belle chose qu'un testament olographe.

NICOLE.

Quelle nouvelle ?

BELLE-POINTE.

Oui, c'est ce que je disais, quelle nouvelle, voilà le *hic.*

NICOLE.

Madame est-elle légataire universelle?

BELLE-POINTE.

Légataire universelle! je ne sais pas si ma-

dame est légataire universelle ; mais tout ce que je sais, c'est que voici comme tout se comporte.

AIR : *Jadis on dit qu'un grand prophète.* (Piron av. ses amis.)

L'un a la maison en partage,
L'autre les meubles, les contrats,
J'ai la cave pour héritage,
Et certes, je ne m'en plains pas.

Oh ! mon dieu oui, ste bonne chère tante, c'est elle qui m'en fait cadeau. La pauvre femme ! elle savait bien m'apprécier.

NICOLE.

Après donc ?

BELLE-POINTE.

Ah ! oui, après.

Ell' donne au per' Bonaventure,
Pour qu'en son nom dieu soit béni,
Sa collection de confiture
Avec tous ses *agnus dei*.

Pour vous, madame, c'est différent ; vous avez un trésor.

NICOLE.

Comment ?

BELLE-POINTE.

Elle vous lègue pour diamant, devinez quoi ? j'en ris encore ; la Sainte Bible.

PRESSAC.

Que veux dire ce butor ?

BELLE-POINTE.

Oui, mon camarade, c'est à la lettre, la Sainte Bible.

BELISE.

Je n'y conçois rien.

PRESSAC.

C'est une plaisanterie de cette vieille sempiternelle.

NICOLE.

La Sainte Bible ! Je n'en reviens pas. Voyez le rare présent à envoyer à la beurrière. Peut-être n'as-tu pas bien entendu ?

PRESSAC.

Vous en rapportez-vous au récit de cet homme ?

BELISE.

Allons nous en instruire.

BELLE-POINTE.

Oui, allez, allez, ça n'empêche pas que vous n'aurez toujours que la Sainte Bible.

(*Pressac et Belise sortent.*)

SCENE VII.

BELLE-POINTE, NICOLE.

NICOLE.

Ah ça; mais moi qui la sert depuis trente ans ?

AIR : *De la promenade de Saint Cloud.*

Sur le testament, j'espère,
Mon nom doit être porté?

BELLE-POINTE.

Perds cet espoir-là, ma chère,
Il ne serait pas fondé.

NICOLE.

Comment, il n'est pas mention de moi ?

BELLE-POINTE.

C'est ce que je disais, moi,

Si de la Bible, madame,
A sa nièce fait présent,
Elle pouvait sur mon ame,
T'laisser l'ancien Testament.

Mais comme tu es un impie, qui ne fait pas cas des livres saints, il n'est pas plus question de toi sur le testament, que du grand-turc.

NICOLE.

Peste soit de toutes les bigotes ! Donnez-vous bien de la peine, tuez-vous à servir leurs caprices, vous en êtes bien récompensée ! Mort de ma vie ! si j'osais, j'irais la déterrer pour lui dire des sottises !

BELLE-POINTE.

Chut.... C'est une brave femme, je suis payé pour en dire du bien ; elle m'a laissé sa cave, la bonne ame ! à condition, dit-elle, que j'en userai sobrement : j'dis que je commence joliment à exécuter les intentions de la défunte.

NICOLE.

Oui ; mais cet établissement flatteur, ce commerce de vin, le voilà dans l'eau.

BELLE-POINTE.

Laissez donc, dans l'eau ; pas du tout, il est dans la cave.

NICOLE.

Oui, pour vous. Mais moi !

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Je croyais, vraiment,
Sur le testament,
Etre comme vous.

BELLE-POINTE.

Moi d'même.

NICOLE.

J'eus, pour un moment,
L'espoir séduisant
De m'unir à vous,

BELLE-POINTE.

Moi d'même.

NICOLE.

Ce sort flatteur
Charmait mon cœur,

BELLE-POINTE.

Moi d'même.

NICOLE.

Être avec vous
Me semblait doux.

BELLE-POINTE.

Moi d'même.

NICOLE.

Ah! monsieur Belle-Pointe,

J'crois qu'si j'aimais bien,
L'on ne me f'rait rien;

BELLE-POINTE.

Parbleu touchez là, moi d'même.

D'ailleurs, j'dis, j'ai des principes, je vous ai

donné ma parole, et j'y gagne encore, aimable compagne, et de bon vin, ma foi, nargue de la mélancolie.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BELISE, PRESSAC.

BELISE.

SUIS-JE assez cruellement trompée ?

PRESSAC.

Fuyons, ma chère Belise, du séjour de la fausseté et de l'ingratitude. Venez dans ma province partager une fortune médiocre avec un amant qui vous adore.

BELISE.

Y pensez-vous, Pressac ? la décence !

BELLE-POINTE.

Oui, la décence, la décence, c'est clair, parce qu'enfin ce monsieur Trois-Quarts, l'agioteur du coin, qui hérite de s'te maison, ne nous y laissera pas une heure de plus que le temps prescrit ; et j'dis y a pas de décence qui tienne, faudra déloger ; mais comme j'dis, auparavant faut nous emparer de nos legs ; moi

j'vais chercher la cave, et vous la Bible; c'est un agrément, vous êtes dans la bibliothèque, c'est de plein pied, y a pas à se déranger. Voyons-la donc cette Bible.

NICOLE.

C'est bien la peine.

BELLE-POINTE.

Pourquoi donc ? pourquoi donc ? A tout seigneur, tout honneur. *(Il cherche d'un bout d'un rayon à l'autre; il rencontre un fauteuil qui le fait tomber; il se relève, s'asseoit dans le fauteuil, de manière qu'il se trouve en face de la Bible.)* Le voilà ce fameux volume intitulé en lettres d'or : il me crève les yeux. *(Il va pour le prendre, et ne peux le tirer du rayon.)* O mon Dieu ! est-ce qu'il a pris racine ? Je ne peux pas le soulever.

AIR : *Du vaudeville de la Soirée orageuse.*

Je crois aisément deviner
Pourquoi s'te Bible est si pesante,
Du poids d'plus d'un mensong' grossier,
C'est que son propre poids s'augmente.
Accours, Nicole, viens m'aider,
D'être écrasé tu vois ma crainte;
Je cours risque de succomber
Sous le poïds de l'écritur' sainte.

NICOLE.

Va-t-en au diable avec ta Bible.

BELLE-POINTE, *porte la Bible sur une table.*

Mais non.... Si fait.... Je ne me trompe pas, c'est un coffre en forme de livre.

NICOLE.

Ciel! est-il possible! ô mon dieu, mon dieu, des écus! Qui s'en serait douté! De l'or. Ah! madame, venez voir.

BELLE-POINTE.

De l'ôr, dis-tu; ça me dégrise; mais c'est un Pérou que cette Bible-la.

NICOLE.

Le ciel lui ouvre son saint paradis à s'te chère dame! Un écrin de diamans, une lettre.

BELISE

Voyons.

PRESSAC.

Elle nous donnera peut-être le mot de l'énigme. (*Il lit.*) » Ma chère nièce, je vous » laisse tout mon argent comptant et mes bi- » joux : ne soyez pas étonnée de la bizarrerie » de mon invention; j'ai cru ne pas pouvoir » mettre mon argent plus en sûreté qu'en le ren- » fermant dans cette Bible, bien sûre que dans » ce siècle impie, personne ne serait tenté d'ou- » vrir ce saint volume. Je vous prie de prélever » sur cet argent la somme de mille écus pour

» la bonne Nicole. Ce faisant, Dieu vous aye » sous sa sainte garde. »

NICOLE.

Mille écus ! mon bon dieu ! J'en suis quitte pour la peur ; mille écus !

BELLE-POINTE,

Mille écus de vin.

NICOLE.

Que je la considère encore cette chère Bible.

AIR : *La comédie est un miroir.* (Arlequin Afficheur.)

Pour moi qui suis bien loin d'aimer
D'aucun livre saint la lecture,
Nuit et jour je veux feuilleter
Chaque endroit de cette écriture :
Même si j'en croyais l'ardeur
Qui dans cet instant me consume,
Je desirerais, de grand cœur,
En avoir un second volume.

BELLE-POINTE.

Qu'en ce jour plus d'un financier,
Pour qui lire est chose impossible,
Avec joi' viendrait dévorer
Le contenu de notre Bible !

Si nous pouvions fournir un pareil ouvrage à tout le monde, que de lecteurs nous aurions ! En cela

Nous serions cent fois plus heureux
Que l'écrivain qui se consume

A fair' des romans ennuyeux,
Qu'on n'lit pas jusqu'au s'cond volume.

BELISE.

Enfin nous allons être heureux,
Grace à la bonté de ma tante ;
L'amour vient d'exaucer nos vœux,
L'hymen va combler notre attente.

PRESSAC.

Je jure de toujours brûler
Du feu d'amour qui me consume;
Je veux enfin à l'art d'aimer
Ajouter un second volume.

BELLE-POINTE, *au public.*

Si vous avez ri de bon cœur,
En voyant la Bible à ma Tante,
Que vos mains par un bruit flatteur
Mettent le comble à notre attente.
Enfin si de venir nous voir
Vous voulez prendre la coutume,
Votre affluence, chaque soir,
Fournira le second volume.

FIN.

A PARIS, de l'Imprimerie rue des Droits-de-l'Homme, n°. 44.